

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46773

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

»partout en Europe«, »dans certains pays«, ou, pour faire bonne mesure: »il y a peut-être des différences«, etc!). Elle dit avoir insisté sur les ressemblances des pays mais dans l'amalgame qui en résulte on ne comprend plus les diversités régionales. L'originalité de l'espace germanique, la singularité anglaise (qu'elle cherche à réduire de manière artificielle) ne ressortent pas. Sur un terreau de base anglo-français, elle sème des informations sur d'autres pays dont on ne voit pas l'évolution particulière et elle s'aventure parfois à comparer l'incomparable ou à assimiler l'inassimilable. De ce fait, on ne peut que regretter que M. L. ait presque totalement négligé la recherche continentale – ce qui apparaît aussi dans sa bibliographie où, sur un total de 128 travaux cités, 8 seulement ne sont pas en anglais et 35 autres ont trait à l'étranger. La prise en compte de cette recherche, beaucoup moins lacunaire qu'elle ne le prétend (au moins pour le XVIII<sup>e</sup> siècle), lui aurait permis d'éviter bien des erreurs. Certes, comme dans toute synthèse, se posait le problème de »place« nécessaire pour pouvoir faire une étude différenciée, mais il aurait été sensiblement réduit par la suppression de répétitions et une délimitation plus stricte du sujet: quoi qu'elle en dise, les longs développements sur des périodes antérieures n'étaient pas toujours indispensables malgré leur intérêt intrinsèque, les références aux autres continents et un certain nombre de lieux communs ou d'évidences (telle que l'absence de stéthoscope, de thermomètre, etc., sous l'Ancien Régime, p. 225–226) n'étaient pas utiles.

Ce livre montre les limites d'une histoire européenne globalisante qui donne une image faussée de l'Europe et une vision atomisée des pays la composant. Il en résulte un patchwork difficilement utilisable par ceux qui y chercheraient des données précises et fiables.

Calixte HUDEMANN-SIMON, Saarbrücken

Vera LIND, *Selbstmord in der Frühen Neuzeit. Diskurs, Lebenswelt und kultureller Wandel am Beispiel der Herzogtümer Schleswig-Holstein*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1999, 518 p. (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 146).

Le thème transversal de cette étude magistrale est la décriminalisation progressive du suicide à l'époque moderne. Ce thème est cependant traité de deux façons fort différentes. Après une courte mais excellente introduction historiographique, la première partie du livre fournit l'analyse du discours sur le suicide, plus particulièrement – mais pas uniquement – en Allemagne; la seconde, qui englobe les deux tiers de l'ouvrage, s'efforce de saisir le phénomène »suicide« dans l'épaisseur du temps historique, et cela dans une région particulière, le duché de Schleswig-Holstein à l'époque moderne. Une liste chronologique des cas de suicide repérés dans cette région, une bibliographie et de volumineuses tables de personnes, de lieux et de matières terminent le volume.

L'introduction historiographique insiste d'emblée sur le changement paradigmatique intervenue dans l'histoire culturelle récente, qui a également affecté le traitement historique du suicide. L'histoire sociale structurelle, sans entièrement disparaître, s'est fait surimposer une approche plus anthropologique qui scrute l'articulation entre perception, expérience et comportement dans l'histoire. C'est ce regard que l'auteur entend jeter ici sur le suicide. Dans la première partie, qui analyse le discours, c'est-à-dire la perception savante et littéraire du suicide, elle part de l'Antiquité chrétienne et de son effort de culpabilisation du suicidaire pour aboutir aux débats intellectuels sur le suicide dans l'Allemagne moderne. On suit de près le glissement progressif dans le jugement porté au cours de l'histoire sur le suicide et le suicidaire. D'une culpabilisation religieuse et morale, marquée par l'imaginaire semi-magique des »revenants«, celui-ci va à la criminalisation juridique qui est imposée par la constitution criminelle de Bamberg 1507, elle-même reprise pour l'Empire tout entier dans la Carolina de 1532. On passe ensuite, sous la Renaissance, aux débuts d'une perception psychologisante insistant sur le lien entre suicide et mélancolie et préluant de ce fait à une sécularisa-

tion des termes du discours, pour enfin aboutir aux débats des Lumières. Les discussions entre théologiens, médecins, juristes, philosophes, écrivains – ainsi Goethe et son roman »Die Leiden des jungen Werther« (1774), qui eut un écho énorme en Europe – et autres intellectuels, et leurs rapports avec les débats hors de l'Allemagne, sont traités dans le détail. Au terme de ces débats, la criminalisation fait fondamentalement naufrage, même si l'on continue de traiter le suicidaire comme un être à part, affecté des résidus de l'ancien caractère infamant de son acte et qui se situe d'une manière ou autre hors du quotidien de la communauté. Les visées punitives sont timidement remplacées par les débuts d'une médicalisation centrée sur l'individu, son corps et son âme (la »Erfahrungsseelenkunde«) et par des idées de prévention sociale qui font intervenir de nouvelles catégories de spécialistes: non plus les théologiens et philosophes, mais les psychologues et enseignants. Le suicide devient un cas pathologique. Tout bien pesé, le discours sur le suicide des Lumières allemandes, assez largement dominé par la philosophie, paraît retardataire par rapport aux autres pays de l'Europe éclairée. Mais l'Allemagne a fourni quelques-unes des références clés sur le sujet: Goethe bien sûr, mais surtout Kant, dont la »Métaphysique des mœurs« (1797) s'articule précisément autour de l'impératif du refus existentiel du suicide. Si le droit criminel allemand ne changeait pas fondamentalement avant le XIX<sup>e</sup> siècle, l'espace moral et intellectuel subit au XVIII<sup>e</sup> siècle les assauts d'une nouvelle vision médico-psychologique du suicide qui décriminalise le suicidaire et libère l'individu du poids du péché pour l'insérer dans un réseau de causalités sociales. Du même coup, une certaine compréhension devant l'acte suicidaire, voire une tolérance, peut se manifester dans la communauté, qui permet de mesurer sa perméabilité au discours intellectuel des Lumières.

La seconde partie s'enchaîne sur ce constat. Elle entend confronter le discours théorique aux réalités du comportement suicidaire dans le Schleswig-Holstein, région précocement touchée par l'absolutisme éclairé de l'État danois, et s'efforce d'établir le degré de couverture des deux niveaux d'analyse. Les 303 cas de suicide repérés entre 1600 et 1820 (pour l'essentiel cependant après 1730) dans les sources du duché, surtout celles de la justice criminelle, constituent la base d'une analyse toute en finesse des rapports entre le phénomène suicidaire, le vécu et les processus de transformation culturelle, en prêtant particulièrement attention aux questions du sexe des suicidés (*gender*). L'auteur y fait amplement intervenir les acquis et discours récents de l'histoire culturelle sur le narratif, la construction du corps, les émotions, la mélancolie et la folie. Elle analyse successivement les images du corps qui ressortent des actes des procès: le corps diabolisé, mélancolique, dominé par les conflits familiaux ou sociaux, etc. Sans oublier d'interroger les chiffres bruts et de mettre en garde contre le *dark number* qui le plus souvent paraît un effet de sous-enregistrement pour des raisons diverses, elle dresse ensuite la statistique sociale du suicide: il y a bien toujours et partout largement plus d'hommes suicidaires que de femmes. Ce constat conduit V. Lind à une interrogation serrée des explications avancées par les auteurs qui précédemment ont fait le même constat pour d'autres lieux (ainsi H. Kühnel pour le Moyen Âge, M. MacDonald et T. Murphy pour l'Angleterre, J. Merrick et R. Cobb pour Paris, M. Schar pour Zurich), sans que le mot de la fin puisse être pour autant prononcé. La position sociale, l'âge, la situation familiale amènent des interrogations semblables. Toute la dramaturgie qui intervient dans la mise en scène de sa propre mort par le suicidaire, une sorte d'ars moriendi à l'envers, est finement analysée: les éléments cérémoniels de l'adieu, aussi discrets soient-ils, le choix de l'endroit, du moment et de la méthode, bref, les rôles, les codes et les signes qui peuvent être repérés dans les actes de suicide, et jusqu'à leur esthétique cachée en tant que gestes destinés à être découverts et pris au sérieux. Dans un long chapitre final, V. Lind analyse les conséquences du suicide dans la société globale: les règles du droit, l'intervention de la justice et ses interprétations, le discours des ecclésiastiques et des médecins, enfin les réactions des proches et de la communauté locale. Chaque suicide, en effet, interpelle les proches, les témoins et les autorités. Pour maîtriser les émotions, les critiques et toute la remise en cause de l'ordre établi que le suicide peut

provoquer, ceux-ci prennent un certain nombre de mesures qui par leur caractère fortement rituel ont un effet cathartique: elles conjurent le désordre en réaffirmant ou en rétablissant les normes et valeurs. Là encore, V. Lind constate un lent passage, qui semble achevé autour de 1740/50, de l'attitude criminalisante, focalisée sur l'acte suicidaire, vers une attitude plus compréhensive à l'égard de l'individu et des circonstances qui ont présidé à l'acte. Elle caractérise cette nouvelle attitude comme une ›différenciation standardisée ou institutionnalisée‹. Après 1750, l'approche individualisée des cas de suicide, qui auparavant devait être expressément sollicitée auprès des autorités civiles, devient la règle, avec l'assentiment des autorités ecclésiastiques. Le suicide se normalise, en quelque sorte, et le suicide manqué, au lieu d'être puni, provoque maintenant de plus en plus souvent un traitement médical. Après 1760, les médecins reprennent l'essentiel des anciennes fonctions des pasteurs qui, eux, se réservent désormais un rôle exclusivement pastoral.

Cette étude merveilleusement documentée est une mine pour le chercheur, en dépit des exposés inévitablement brefs dans la partie consacrée à l'analyse des discours. S'il faut reprocher quelque chose à l'auteur, ce sera peut-être d'avoir voulu trop embrasser. La seconde partie, très fine et parsemée d'interrogations pertinentes, qui est consacrée au corpus ›suicidaire‹ du Schleswig-Holstein (p. 153–469), s'accorde mal avec la première (p. 21–151). Celle-ci reste assez classique et, pour tout dire, par moments un peu superficielle ou grossière. D'une manière générale, l'auteur a certainement raison de conclure que les changements du discours global ne recouvrent que très imparfaitement, au cours des deux siècles étudiés, l'évolution des gestes et des positions sociales ou professionnelles. Mais au vu des documents présentés, les preuves de cette affirmation demeurent minces. Ainsi, en dépit de l'écho énorme du ›Leiden des jungen Werther‹, sur lequel V. Lind insiste à plusieurs reprises et sans doute à juste titre, n'y a-t-il pas un seul cas dans son livre qui l'établisse concrètement pour la région concernée. Aurait-il fallu scruter les bibliothèques ou les lectures? Quoi qu'il en soit, je ne suis pas sûr que l'analyse des discours équivaut telle quelle au niveau macro que V. Lind entend y voir. Je pense que le livre aurait gagné à être construit d'emblée en fonction des interrogations qui dominent la seconde partie. Il aurait sans doute suffi de consacrer aux discours intellectuels sur le suicide un chapitre introductif clairement articulé en fonction des sujets abordés dans cette seconde partie, sans vouloir traiter à fond l'ensemble des dimensions discursives de la problématique. La force du livre réside de toutes façons dans l'analyse phénoménologique du suicide et dans le narratif finement ciselé que l'auteur construit à la lecture des documents. Mais elle a certainement eu raison de ne pas vouloir clore la problématique en proposant des réponses à toutes les questions que le lecteur se pose. Ce livre s'insère dans un débat qui continue.

Willem FRIJHOFF, Amsterdam

M. S. ANDERSON, *The Origins of the European State System, 1494–1618*, Amsterdam (Longman) 1998, VII–318 S. (*The Modern European State System*).

Der Band des durch viele Veröffentlichungen zum Thema ausgewiesenen emeritierten Professors für internationale Geschichte der Universität London wendet sich in erster Linie an Studenten der Geschichte, aber auch an breitere Leserschichten. Er eröffnet eine auf fünf Teile angelegte Geschichte des europäischen Staatensystems der Neuzeit. Darstellungen dieser Art haben in jüngster Zeit wieder Konjunktur: Soeben wurde von deutscher Seite der 1. Band eines Handbuchs der Geschichte der internationalen Beziehungen (H. Duchhardt, *Balance of Power and Pentarchie. Internationale Beziehungen 1700–1785*, Paderborn 1997) vorgelegt. Im Zentrum der Darstellung von M. S. Anderson steht das 16. Jahrhundert. Allerdings legten die beiden Kernthemen der Epoche, die konfessionelle Frage und der Antagonismus zwischen Habsburg und Valois/Bourbon, den Schluß nahe, den